

3  
**L'ARRIVÉE DU COURRIER,**

OU

**LA CHARTE SAUVÉE,**

**A-PROPOS PATRIOTIQUE,**

**MÊLÉ DE CHANT,**

Joué pour la première fois à Lyon, sur le Grand-Théâtre, le  
lundi 9 août 1830, dans la représentation solennelle donnée en  
l'honneur de la glorieuse révolution de juillet,

Et dédié à la Garde Nationale de Lyon;

**PAR A. P. DEFORGES,**

**PARISIEN.**

*A. P. Deforges*



**PARIS,**

**LECOINTE ET POUGIN, LIBRAIRES,**

QUAI DES AUGUSTINS, n° 49.

**BARBA, PALAIS-ROYAL;**

**BESOU, BOULEVART SAINT-MARTIN.**

1830.

**PERSONNAGES.**

**MAURICE GÉRARD**, fabricant.  
**ERNEST**, élève de l'Ecole Polytechnique,  
son fils.  
Le docteur **MOREL**.  
**JEROME**, chef d'atelier chez M. Gérard.  
**THOMAS**, teneur de livres.  
**PIERRE FAUVEL**, ouvrier.  
**VENTRE-A-TERRE**, courrier de la malle.  
**MARIE**, nièce de M. Gérard.  
Gardes nationaux.  
Ouvriers.  
Soldats de ligne.  
Peuple.



**ACTEURS.**

**MM. ROBLIN.**  
  
**ERNEST.**  
**BERTHAULT.**  
**GAGNON.**  
**SQUELS.**  
**LECERF.**  
**JOSEPH.**  
**Mlle MARIA.**

*La scène se passe dans une ville de province.*

# L'ARRIVÉE DU GOURRIER,

OU

## LA CHARTE SAUVÉE.

---

Le Théâtre représente une chambre modestement meublée.

### SCÈNE PREMIÈRE.

THOMAS arrivant par la droite, MARIE par la gauche.

MARIE.

Eh bien ! Thomas, comment mon oncle a-t-il passé la nuit ?

THOMAS.

Mal, Mademoiselle, mal... Depuis qu'il a lu ce maudit journal qui est arrivé avant-hier, il est tout bouleversé...; son accès de goutte lui a repris dix fois plus fort qu'à l'ordinaire.

MARIE.

C'est donc bien terrible, tout ce qui arrive..., mon pauvre Thomas ?

THOMAS.

Terrible, ... mamzelle!... terrible! que ça fait dresser les cheveux sur la tête : .. une guerre civile sur le point d'éclater...

I

MARIE.

Ce qu'il y a de plus inquiétant dans tout cela, c'est que nous ne recevons pas de nouvelles de mon cousin Ernest, qui est à Paris...

THOMAS.

Ja crois bien que c'est inquiétant... Un brave jeune homme plein de feu, ... d'ardeur; ... un élève de l'Ecole polytechnique enfin, c'est tout dire... Je suis bien sûr que, si l'on s'est tapé là-bas, il ne sera pas resté les mains dans les poches...

MARIE.

Quoi, Thomas !.. vous croyez qu'Ernest... Ah ! mon Dieu ! je n'ai pas une goutte de sang dans les veines...

THOMAS.

Rassurez-vous, Mamzelle; ... ce que j'en dis, ce n'est qu'une supposition... Je sais bien pourtant qu'à son âge.. hum!...

MARIE.

Tais-toi... J'entends mon oncle... Ne t'avise pas de lui faire part de tes craintes...

THOMAS.

Oh ! je m'en garderai bien !.. le pauvre cher homme est déjà bien assez tourmenté...

---

## SCÈNE II.

Les mêmes, GÉRARD. Il marche avec peine.

GÉRARD, d'un air soucieux.

Bonjour, mon enfant... Eh bien ! Thomas, pas de nouvelles...

THOMAS.

Mon Dieu non, Monsieur... C'est-à-dire, quand je dis non ;... j'ai là des lettres pour vous, ... mais ça ne vient pas de Paris.

GÉRARD.

Donne. ( Il les ouvre et les parcourt. ) Encore des correspondans qui me décommandent de l'ouvrage ; il paraît que le malaise se propage, ... que la crise devient plus menaçante... Et pas de nouvelles de mon fils !... Allons, Thomas, va dans les ateliers... coupe les pièces... arrête les métiers, ... et dis à mes ouvriers que je n'ai plus besoin de leurs services...

MARIE.

Pauvres gens ! les voilà sans pain...

GÉRARD.

Eh ! qu'ils aillent en demander aux ministres imprudens qui compromettent le salut de la France... Va, Thomas... Dis donc. ( Il le prend à part. ) Donne-leur à chacun deux journées de gratification ; ... il ne faut pourtant pas qu'ils meurent de faim...

THOMAS.

J'y vas, Monsieur... Oh ! le brave homme... ( Il sort. )

## SCÈNE III.

GÉRARD, MARIE.

GÉRARD.

Tout se réunit pour m'accabler... J'avais compté sur le prix de ces commandes pour faire honneur à mes engagements... Au moins si jerecevais des nouvelles de mon fils... Je crains tout de l'effervescence de son âge...

MARIE.

Mon oncle, ... mon bon oncle, ne vous chagrinez pas ainsi...

GÉRARD,

Ma pauvre Marie.... tu ne sais pas combien de projets chers à mon cœur ces événemens vont renverser... Je me disais :... Dans deux mois, Ernest mon fils sortira de l'Ecole polytechnique;... il sera officier de génie:... c'est un beau grade... Ma petite nièce Marie est sage, ... bien élevé;... ça aurait fait un joli couple..

MARIE.

Comment! mon oncle; vous aviez pensé...

GÉRARD, *soupirant.*

Oui; et il faudra peut-être renoncer à tout cela.

MARIE.

Pourquoi donc, mon oncle? tout n'est pas encore désespéré.

GÉRARD, *secouant la tête.*

Ah!... ma pauvre enfant, tu es trop jeune pour comprendre dans quel abîme de maux l'opiniâtreté et une dévotion mal entendue peuvent entraîner un roi. Dieu veuille que mes pressentimens ne se réalisent pas!

MARIE.

Les miens ne me trompent jamais; et je suis sûre que nous reverrons bientôt mon cousin.

GÉRARD.

S'il avait obéi à ma lettre, il devrait déjà être ici; mais peut-être ne l'a-t-il pas reçue... Ah! si je pouvais seulement marcher; ... j'irais dans la ville m'informer...

MARIE.

C'est inutile, mon oncle ; j'ai fait dire au docteur Morel de passer ici ce matin... Comme il connaît tout le monde, il pourra peut-être nous donner des nouvelles... Eh! tenez... justement le voici lui-même...

GÉRARD.

Arrivez donc, Docteur.

---

SCÈNE IV.

Les mêmes , le docteur MOREL , petit vieillard sec prisant très-souvent.

LE DOCTEUR.

Aria : Gai , gai.

Oui , oui , c'est le docteur ,  
Souvent sa vue  
Imprévue  
Fait naître la frayeur ,  
Mais de moi n'ayez pas peur.

Chaque malade enchanté  
Dit , lorsque j'ouvre la porte :  
C'est la gaieté qu'il apporte ;  
La gaité , c'est la santé.  
Oui , oui , etc , etc.

Tous mes cliens , j'en conviens ,  
Logent au dernier étage...  
Gallien dit qu'à mon âge  
L'exercice fait du bien...  
Oui , oui , etc. , etc.

Maint confrère sans pitié  
Rançonne à chaque visite ;  
Si le pauvre que je quitte  
Me bénit , je suis payé...  
Oui , oui , etc , etc.

Eh bien ! mon cher malade , vous m'avez fait appeler. Voyons , de quoi s'agit-il ? d'un accès de goutte ? d'un rhumatisme ?

GÉRARD.

Ah ! docteur ,... l'esprit est encore plus malade que le corps...

LE DOCTEUR , *grisant.*

Bah !.. bah !.. je vois ce que c'est ; ce sont ces maudites ordonnances qui vous tracassent... Eh !... eh !... l'affaire est grave , très-grave.. Que voulez-vous ? parce que sept fous à lier ont mis eux-mêmes le feu à la mine qui doit les faire sauter , faut-il tant se chagriner ?

GÉRARD.

Pouvez-vous parler aussi légèrement d'un coup d'état qui va bouleverser la France ?...

LE DOCTEUR.

Eh , mon Dieu ! je prévois aussi bien que vous ce qui va arriver ; mais que voulez-vous ?.. j'en ai tant vu dans ma vie que je ne m'étonne plus de rien. Quand on a assisté au serment du jeu de paume , aux fêtes de la Raison , à la prise de la Bastille (ôtant son chapeau)... C'était , ça , un maître événement , et je puis dire que nous avons été vite en besogne. C'était un matin. Tenez , il me semble que j'y suis encore.

AIR : du pas redoublé.

A six heures , sous le temple  
Nous arrivons en masse ,  
Vers les sept heures moins un quart  
Nous emportons la place....  
A huit , on la démolissait ,  
Aux chants de maint bon drille...  
Puis à neuf on se demandait :  
Où donc est la Bastille ?



Trois heures d'horloge, et il n'en restait pas plus de vestiges que dessus ma tabatière. Ah ! ah ! c'est que de mon temps nous n'étions pas des patriotes à l'eau rose ! tandis que maintenant on est d'une mollesse !...

GÉRARD.

Mais songez donc, Docteur, que, s'il faut en croire les bruits qui courent, on se bat à Paris ; et mon fils, mon fils y est.

LE DOCTEUR.

C'est vrai. Diable ! diable ! je n'y pensais pas. Je serais au désespoir s'il lui arrivait un malheur ; c'est mon élève, c'est moi qui le premier lui ai montré ses quatre règles... Et vous n'en recevez aucune nouvelle ?

GÉRARD.

Aucune.

LE DOCTEUR.

Cela ne m'étonne pas, on intercepte les lettres qui arrivent de Paris... le télégraphe ne va plus que d'une aile... C'est très-inquiétant ! Mais écoutez ; malgré mes soixante ans, j'ai encore de bonnes jambes : je m'en vais de ce pas chez tous les négocians de ma connaissance ; je passe au bureau de la poste, j'interroge les commis . et il faudra bien que j'attrape quelques nouvelles. Mais jusque là tranquillisez-vous. Que diable ! le temps ne peut pas toujours rester à l'orage ; un moment de crise est bientôt passé.

GÉRARD.

Mon ami, je m'en rapporte à vous.

MARIE.

Nous vous attendrons avec impatience.

LE DOCTEUR.

Aria de Fiorella.

Adieu ! Plein de zèle,  
Bientôt je reviendrai,  
Messager fidèle  
Je vous consolerais...  
Au sein de l'orage  
Rêvant les beaux jours,  
Moi je prends courage,  
Et je dis toujours :  
Espérance,  
Confiance,  
C'est le refrain  
Du médecin.

Lorsque pour sa vie  
Un malade est tremblant,  
Ma philosophie  
Le rassure à l'instant...  
Au bord de la tombe  
Lui cachant son sort,  
Alors qu'il succombe  
Je lui dis encor :  
Espérance,  
Confiance,  
C'est le refrain  
Du médecin.

TOUS TROIS.

Espérance,  
Etc., etc.

( Le docteur sort, Marie le reconduit. )

---

## SCÈNE V.

GÉRARD, seul.

Le docteur a beau dire, je ne partage pas sa sécurité... Il faudrait un miracle pour nous sauver des malheurs que je prévois.

AIA d'Aristipe.

Après trente ans de troubles et d'orage,  
La France au moins espérait le repos...  
Pourquoi faut-il qu'un indigne esclavage  
Ramène encor la guerre et ses fléaux?...  
Aux vœux du peuple un monarque indocile  
Voit contre lui s'armer tous ses sujets,  
Pourtant, hélas ! il serait bien facile  
"D'être adoré par les Français.

---

SCÈNE VI.

GÉRARD, puis THOMAS entrant par le fond à droite.

THOMAS.

Monsieur, Monsieur...

GÉRARD.

Qu'y a-t-il ?

THOMAS.

Les ouvriers de la fabrique sont là, et demandent à vous parler...

GÉRARD.

Que me veulent-ils?... Je n'ai plus d'ouvrage à leur donner... ainsi ....

THOMAS.

J'ai eu beau leur dire ;... ils n'ont pas voulu m'entendre... Il n'y a eu qu'un cri dans tout l'atelier : Al-  
lons trouver M. Gérard ;... il est bon, il est juste ; il ne  
voudra pas nous renvoyer sans nous dire pourquoi ;...  
et quand nous le saurons, malheur à ceux qui sont  
causes qu'on nous ôte notre gagne-pain... Tenez ; en  
voilà une députation qui arrive... (Bruit confus de voix  
dans la coulisse.)

GÉRARD.

Eh bien ! qu'ils viennent ;... je leur expliquerai...  
(A part.) O France !.. France !.. dans quel abîme t'a-t-on  
jetée !..

---

SCÈNE VII.

Les mêmes, JÉRÔME, plusieurs ouvriers.

GÉRARD.

Eh bien ! mes enfans... Vous avez désiré me parler...

JÉRÔME.

Oui, M. Gérard... Nous venions, sauf votre respect...

GÉRARD.

Je sais, je sais, mes amis ; Thomas m'a déjà prévenu...  
Eh bien ! en deux mots, je vais vous mettre au fait...  
Je me trouve forcé, ainsi que presque tous les négoc-  
ians de cette ville, de suspendre mes travaux, d'ar-  
rêter mes métiers, parce qu'il a plu au roi de s'entou-  
rer de ministres ennemis de la nation qui compromettent  
à la fois la sûreté de l'état, le commerce et nos liber-  
tés, à tous tant que nous sommes...

JÉRÔME.

Alors, M. Gérard, qui nous empêche d'aller trou-  
ver le roi, ... ses ministres ;... de leur dire la position où  
ils nous mettent, de les ramener à la raison ?...

GÉRARD.

Hélas ! mon pauvre garçon, ... on ne te recevrait même  
pas...

JÉRÔME.

Il me semble pourtant que ce serait leur devoir...

car je me souviens bien d'avoir lu dans un gros livre que le voisin Gauthier m'avait prêté : « Les rois sont » faits pour les peuples, et non pas les peuples faits » pour les rois. »

GÉRARD.

Tu as raison, ... mille fois raison ; mais dans ce moment on ne peut que se taire, et attendre.

JÉRÔME.

Se taire, morbleu !.. c'est bien facile à dire... Se taire quand on voit des choses comme ça !.. Ah ! mille bombes ! il ne faut pas qu'on me monte la tête... J'ai encore dans mon grenier un vieux fusil qui m'a servi à Waterloo !.. et les lambeaux d'un certain drapeau...

GÉRARD.

Silence, malheureux !..

JÉRÔME.

Écoutez donc, M. Gérard, je ne fais que répéter ce que j'ai entendu dire par plusieurs braves gens... Depuis ce matin, il circule de drôles de propos dans la ville... Je crois même que je viens d'apercevoir, en venant, des bourgeois armés...

GÉRARD.

Dis-tu vrai ?

THOMAS, à la fenêtre.

Tenez, Monsieur, regardez plutôt vous-même... En voilà plusieurs rassemblés sur la place... Je reconnais des uniformes de la garde nationale.

GÉRARD, regardant.

Oui... oui, tu ne te trompes pas... C'est la garde nationale qui reprend son service ! (Avec émotion.) Quoi !

on en serait déjà là, et je n'y suis pas... Ah ! je ne sens plus ma goutte... Mes amis, je puis encore vous offrir de l'ouvrage, ... non pas dans mes ateliers, ... mais pour la défense de nos droits et de la Charte. Les compagnies vont se former :... tous ceux d'entre vous qui voudront entrer dans la mienne recevront la même solde que s'ils travaillaient dans ma fabrique...

TOUS.

Vive M. Gérard!... nous sommes tous prêts à marcher.

GÉRARD.

Bravo, mes amis ! Viens, Thomas ; viens me donner le vieil uniforme que je portais à Fleurus.

AIR de Fernand Cortez.

Amis ! il faut partir ;  
La Charte nous appelle :  
Chacun doit avec zèle  
A sa voit obéir.

TOUS.

Amis, etc.

JÉRÔME.

On n'se fait pas prier  
En pareill' circonstance.  
Mais rira bien, je pense,  
Qui rira le dernier.

TOUS.

Amis, etc.

( Ils sortent en désordre. — Le théâtre change, et représente une place publique. Des groupes de peuple se forment çà et là ; l'orchestre exécute en sourdine l'air : Veillons au salut de l'empire. Plusieurs bourgeois armés circulent dans la foule. Jérôme et Thomas entrent en scène également armés.)

SCÈNE VIII.

JÉROME, THOMAS, bourgeois armés.

JÉROME.

Eh bien ! mes enfans, vous voyez que nous ne nous sommes pas fait attendre. Sommes-nous nombreux ?

THOMAS.

Eh ! eh ! comme ça ; mais ça va grossir.

JÉROME.

Au fait, il suffit qu'il y en ait un qui attache le grelot. Le premier fusil qui paraît dans la rue en fait sortir des milliers.

THOMAS.

Il n'y a pas un citoyen qui reste tranquille chez lui, quand on lui dira que la Charte est violée, nos lois foulées aux pieds.

JÉROME.

Tenez, voyez, à chaque instant il arrive du monde.

(Entrent plusieurs bourgeois armés.)

THOMAS.

Eh, parbleu ! je reconnais des amis. V'là Pierre Fauvel, dit l'Éveillé.

PIERRE.

Bonjour, les anciens. Où donc qu'on s'inscrit ?

JÉROME.

Comment ! tu veux être aussi de la garde nationale,

toi? t'es pas de force, mon garçon; ton fusil pèse plus que toi.

PIERRE.

Allons! n'allez-vous pas recommencer vos moqueries? Je vous préviens que cet attirail-là me rend mauvaise tête, moi. Ainsi, gare aux mauvaises langues.

(Tout le monde rit.)

THOMAS.

T'es donc bien changé, mon pauvre l'Eveillé! Toi qu'un enfant faisait fuir.

PIERRE.

C'est possible; j'ai pu être autrefois dans les tièdes; mais autres temps, autres mœurs.

AIR de l'Avare.

Chez moi c'était un' maladie :  
Mais aujourd'hui soyez en repos ;  
Quand l'danger menac' ma patrie,  
Je n'est'rai pas dans les manchots.  
L' patriotism' fait des héros.  
De nos tyrans bravant la rage ,  
Au feu vous m'verrez marcher droit...  
Quand on combat pour le bon droit ,  
On ne peut manquer de courage ,  
On trouve toujours du courage.

JÉRÔME.

Silence! voici M. Gérard. Attention, vous autres sous les armes.

(Les gardes nationaux se rangent en ligne sur la droite du théâtre.)



SCÈNE IX.

Les mêmes, GERARD appuyé sur MARIE.

GÉRARD.

Bien, mes amis ! bien ! vos dispositions me répondent du succès de notre cause. Ah ! pourquoi faut-il que ma maudite goutte m'empêche de manœuvrer avec vous ! Mais n'importe ; si mes jambes me refusent le service , je me ferai porter à votre tête.

( Les gardes nationaux rompent les rangs, et viennent entourer Gérard. )

Eh bien ! Messieurs, quelqu'un de vous a-t-il reçu des nouvelles.

PIERRE.

Ah, mon Dieu ! non, M. Gérard ; nous sommes toujours dans l'attente ; seulement je viens d'entendre dire qu'une commission se rassemblait, et que les troupes de la garnison avaient quitté leurs casernes et se dirigeaient vers la place.

THOMAS.

Quel peut être leur dessein ?

GÉRARD.

Soyez sans crainte, mes amis ;... les soldats de notre brave garnison connaissent trop bien leurs devoirs de Français pour tourner jamais contre la patrie les armes qu'elle leur a confiées pour sa défense...

PIERRE.

Les voici !... j'entends le tambour.

GÉRARD.

Messieurs, de la prudence... Songez que ce moment va peut-être décider du sort de la ville.

THOMAS, bas à Jérôme.

Voudrait-on tenter de nous dissiper par la force...

JÉRÔME.

Du calme... attendons.

( Un détachement de troupe de ligne entre sur le théâtre, et se range du côté opposé aux gardes nationaux. Le peuple garnit le fond du théâtre. Quelques bourgeois commencent à charger leurs fusils d'un air sombre et menaçant, Gérard parcourt les rangs, et fait son possible pour calmer l'effervescence du peuple. En ce moment on entend dans le lointain la voix du docteur.)

LE DOCTEUR, derrière le Théâtre.

M. Gérard! M. Gérard!...

GÉRARD.

Quel est ce bruit?...

---

## SCÈNE X.

Les mêmes, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Ah! mon ami, mon cher ami... Vous me voyez dans une joie, dans un ravissement...

GÉRARD.

Que se passe-t-il donc?...

LE DOCTEUR.

Je l'ai vu, mon ami,... vu, ce qui qui s'appelle vu...

GÉRARD.

Mais qui?...

LE DOCTEUR.

Votre fils, mon ami... votre fils Ernest...

GÉRARD.

Serait-il vrai?...

LE DOCTEUR.

Il descendait de voiture au moment où j'entrais dans la cour de la poste. C'est le courrier qui l'a amené... Je n'ai pris que le temps de l'embrasser,... et je suis venu en toute hâte vous apporter cette bonne nouvelle...

GÉRARD.

O bonheur!

LE DOCTEUR.

Tenez ! le voici lui-même avec Ventre-à-terre courrier, qui va enfin nous donner des nouvelles de Paris.

---

SCÈNE XI.

Les mêmes, ERNEST, VENTRE-A-TERRE, portant un drapeau encore dans son étui.

ERNEST.

Mon père...

GERARD.

Mon enfant, ... mon cher fils , te voilà donc...

ERNEST.

Oui, mon père; et j'apporte des nouvelles qui vous surprendront.

AIR d'Asémia.

Nous venons de la capitale  
Où tout est calme maintenant ;  
Pour la cause nationale  
Chacun s'est montré bravement.  
Contre nos lois en vain la tyrannie  
A conspiré ; les traitres sont punis...  
Pour le salut de la patrie  
Et pour nos droits anéantis  
Que de traits brillans ont été commis !  
D'un si prompt succès chacun est surpris.  
De votre valeur , ah ! quel noble prix !  
Français , Français !... tous vos maux sont finis...

(Parlé)

Ah ! mon père !... ah ! mes amis !... quelle révolution mémorable !... Deux jours ont suffi pour l'accomplir... Le sang de nos frères a coulé : ... mais leur mort glorieuse assure à jamais nos libertés !... Et dans Paris quel touchant spectacle !... on s'embrasse , on se félicite ;... les troupes , les citoyens fraternisent , échangent des cocardes aux couleurs nationales que nous ne quitterons plus ; et chacun répète , en regardant les braves qui ont si bien combattu pour la défense de la Charte :

Fin de l'air.

Victoire (*bis*) aux enfans de Paris.

TOUS.

Victoire (*bis*) aux enfans de Paris.

( A la fin de ce couplet , Ernest prend le drapeau des mains du courrier , et l'agite aux yeux du peuple. Des soldats se mêlent aux bourgeois avec amitié. Ventre-à-Terre distribue des cocardes tricolores, que chacun arbore sur-le-champ.)

GERARD , à son fils.

Mais au moins donne-nous des détails.

ERNEST.

Je suis trop ému, mon père... Mais tenez, voici quelqu'un qui s'en chargera... (Il désigne le courrier.)

VENTRE-A-TERRE.

Volontiers... Je vais vous lire un extrait des journaux de Paris sur les journées des 28 et 29 juillet.

( Tout le monde se groupe autour de lui. )

Ain de Stanislas et Pauleska.

Déjà court un bruit alarmant ,  
Et chacun refusant d'y croire ,  
Dit : Charle a juré librement ;  
Pourrait-il trahir son serment ?

Mais hélas ! c'en est fait....

En traits de sang il s'inscrit dans l'histoire ,

Le parjure est complet ;

Chacun maudit son funeste décret !...

Cette fois le coup a porté ...

Jaloux de ses droits , de sa gloire ,

Paris, de fureur transporté,  
S'éveille au cri de liberté!...  
L'orage au loin grossit;  
Enfans, vicillards, chacun cherche des armes;  
Le signal retentit...  
Et de héros un bataillon surgit!...  
Pourtant, d'un insolent pouvoir  
Ils n'excitent pas les alarmes.  
A la garde, son seul espoir,  
Charle impose un affreux devoir...  
Le croira-t-on jamais!...  
Il leur a dit : Faites feu sur vos frères.,  
Et des soldats français  
Sont condamnés au plus noir des forfaits.  
Au milieu du fracas, des cris,  
Sifflent leurs balles meurtrières...  
Pour eux plus de parens, d'amis...  
Le sang ruisselle dans Paris!...  
Mais bientôt, à leur tour,  
Les citoyens ont tous crié vengeance!  
Chacun avec amour  
A son pays se dévoue en ce jour!...  
Pour braver des périls si beaux,  
Des enfans, honneur de la France,  
Ont quitté leurs doctes travaux!  
Salut à ces jeunes héros!...  
O sublimes vertus!  
Lorsque Paris leur dut sa délivrance,  
Vainqueurs, on les a vus  
Tendre une main secourable aux vaincus...  
Bien plus, dans ces jours de combats,  
Des femmes, anges tutélaires,  
Affrontant cent fois le trépas,  
Aidaient nos citoyens soldats...  
Quels nobles dévoûmens!...  
Sous la mitraille elles pensaient nos frères,  
Et leurs adieux touchans  
Les consolaient à leurs derniers momens!...  
Spectateur de tant de hauts faits,  
Plus d'un étranger, je l'atteste,  
Répétait d'un air de regrets :  
Ah ! que ne suis-je aussi Français!...

Un nouvel étendard  
A remplacé celui que l'on déteste,  
Et pour chefs, sans retard  
Le peuple a pris Lafayette et Gérard...  
Hommage à ces noms respectés !...  
Ces héros chers à la victoire  
Ramèneront nos jours de gloire,  
Ils assurent nos libertés !...

TOUS.

Hommage à ces noms respectés !  
Etc., etc.

MOREL.

Tant de prodiges en deux jours !... je crois rêver...  
Ma foi ! mes amis, vous avez été plus vite en besogne  
que vos pères... La prise de la Bastille n'est que de la  
Saint-Jean auprès de ce que vous avez fait...

GÉRARD, avec émotion.

Mes amis !... mes chers concitoyens !... nous sommes  
plus heureux qu'à Paris, puisqu'aucune goutte de sang  
français n'a été versée ici... Jouissons d'un si beau  
triomphe, mais n'oublions pas qu'après une victoire la  
modération est la plus belle des vertus... N'insultons  
pas à nos ennemis vaincus, et prouvons-leur que ces  
lumières qu'ils voulaient étouffer nous ont rendus di-  
gnes de cette liberté si glorieusement conquise.

(Tout le monde s'embrasse, se serre la main ; le drapeau flotte, aux  
acclamations de la foule. Les soldats, les gardes nationaux élè-  
vent leurs schakos et leurs chapeaux au bout de leurs fusils, une  
brillante musique militaire accompagne le chœur suivant.)

( 26 )

# CHŒUR FINAL.

( Chœur final )

Air : La victoire est à nous.

La victoire est à nous ;  
Oui, c'est notre courage  
Qui d'un dur esclavage  
Nous a délivrés tous.

( Tableau général. La toile tombe. )

20. IV 63

FIN.